

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



Les condottieres

Le condottierre Guidoriccio da Fogliano



MWF007

delPrado
editeurs

OSPREY
PUBLISHING

Directeur de la publication :

Juan Maria Martinez

Coordination éditoriale :

Juan Ramón Azaola,
Jean-François Bueno

Assistants d'édition :

Pilar Rodriguez,
Marie-Noëlle Filipic

Directeur de collection :

Max Mandrin

Traduction :

Antoine Bourguilleau

Correction :

Marie-Laure Baruteau,
Geneviève Naud

Coordination de production :

Rolando Dias

Conception et maquette :

Beagle Editions, Digraf

Photocomposition :

FCM

Imprimé par :

Gráficas Almuneda

© pour la présente édition :

DelPrado Éditeurs, E.U.R.L., 2005
4, rue de Rome- 75008 Paris

Extrait de : *Italian Medieval Armies 1300-1500*
par David Nicolle

© 1983, Osprey Publishing Ltd

Illustrations : p. 5, 8, 9, 13 Gerry Embleton ;
p. 7 Christa Hook

Conseiller historique : David Nicolle

© 2005, Osprey Publishing Limited, tous
droits réservés pour les textes et les
illustrations.

ISBN : 2-84349-206-8

Imprimé en Espagne

Demandez à votre marchand de journaux de vous réserver
vos exemplaires de *Chevaliers et Soldats du Moyen Âge*. En
achetant chaque semaine votre numéro chez le même mar-
chand de journaux, vous serez assuré d'être immédiatement
servi, en nous facilitant la précision de la distribution.

Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée
de 6 mois à compter de la date de parution du dernier nu-
méro de la collection.

POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS :

Informations Produit/Abonnés :

Pour la France : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la
minute)

Pour la Suisse et la Belgique : (00 33) 05 61 72 70 73

Informations Diffuseurs : exclusivement réservé aux mar-
chands de journaux et dépositaires de presse : 05 61 72 76 17

Tous droits réservés. Le contenu de cette œuvre est protégé
par la loi, qui établit des peines de prison et/ou des
amendes, en plus des indemnités correspondantes pour
des dommages et intérêts, contre ceux qui reproduiraient,
plagieraient, distribueraient ou communiqueraient publique-
ment, dans sa totalité ou en partie, une œuvre littéraire, ar-
tistique ou scientifique, ou sa transformation, interprétation
ou exécution artistique fixée sur n'importe quel support ou
communiquée à travers n'importe quel moyen, sans l'autori-
sation obligatoire.

L'éditeur se réserve le droit de modifier la structure des com-
posants de la collection, leur ordre de parution, le nombre de
numéros ainsi que le prix de vente si des circonstances tech-
niques ou commerciales venaient à l'exiger. Quoi qu'il en
soit, les composants affectés par ces changements seraient
remplacés par d'autres, de qualité et d'intérêt similaires. Ces
éléments peuvent différer sensiblement de ceux que repro-
duit le support promotionnel dans le cas des circonstances
précédemment évoquées.

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



PLAN DE L'ŒUVRE

Chevaliers et Soldats du Moyen Âge est constitué de 80 numéros hebdomadaires ; chacun est
composé des éléments suivants :

- Une figurine représentant un chevalier ou un soldat du Moyen Âge.
- Un fascicule illustré contenant des planches en couleurs dont s'inspire la figurine,
ainsi qu'une rigoureuse documentation sur son environnement historique.

Ventes/Diffusion

Le prix de vente d'un numéro est de 10,95 €. Dans ce prix de vente sont inclus, d'une part
le prix du fascicule seul (2,40 €) et le prix de la figurine (8,55 €). À titre exceptionnel, le
prix du numéro 1 est de 3,95 € et celui du numéro 2 de 6,95 €. La figurine ne peut être
vendue séparément.

En France :

MLP

Z.I. de Chesnes, 55 bd de la Noirée
38070 Saint Quentin Fallavier

Tél. 04 74 82 14 14

Fax : 04 74 94 41 91

DISTRI-MEDIAS

11 bis, avenue de Larrieu
BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1

Tél. : 05 61 72 76 17

Fax : 05 61 72 76 28

En Belgique :

AMP

1, rue de la Petite Île
1070 Bruxelles

Tél. : (02) 525 14 11

Fax : (02) 520 12 29

En Suisse :

Naville Presse

38, avenue Vibert

1227 Carouge

Tél. : (022) 308 04 44

Fax : (022) 308 04 29

Vente au numéro :

Après parution, les numéros de cette collection peuvent être commandés par correspondance au prix normal
de 10,95 € + frais d'envoi (2,30 € pour le premier fascicule et 1,40 € pour les suivants). Indiquez vos nom,
prénom et adresse, ainsi que les numéros que vous désirez obtenir. Joignez un chèque correspondant à votre
commande à l'ordre de Delprado Éditeurs et envoyez le tout à l'adresse indiquée ci-dessous. (Vente réservée à
la France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles.)

Abonnements/Vente par correspondance :

Si vous préférez recevoir vos exemplaires chez vous, vous avez la possibilité de vous abonner. Vous pouvez soit
nous téléphoner soit nous écrire à l'adresse ci-dessous :

France, Belgique et Suisse :

DISTRI ABONNEMENTS

11 bis, avenue de Larrieu

BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1 - France

France :

Tél : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la minute)

Suisse et Belgique :

Tél. : (00 33) 05 61 72 70 73

Fax : (00 33) 05 61 72 76 50

Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date du dernier envoi.

La figurine ci-jointe n'est pas un jouet. Ne convient pas à un enfant de moins de 14 ans.

LES CONDOTTIERES

L'ITALIE MÉDIÉVALE – UNE AUTRE EUROPE

Bien qu'ils aient été employés depuis fort longtemps – ils apparaissent de façon massive dès la fin de l'Empire romain –, les mercenaires sont surtout très répandus dans l'Europe du ^{xiv}e et du ^{xv}e siècle. En Italie, le mercenariat présente des caractéristiques très particulières, notamment en matière d'organisation et de recrutement, qui sont liées à la situation politique de la péninsule. On y désigne les mercenaires sous le nom de « condottieres ».

L'Italie est constituée de nombreuses cités-États indépendantes, dont la plupart sont bien plus urbanisées et développées économiquement que les États situés au nord des Alpes. Par ailleurs, le système féodal de tenure des terres et de relations personnelles n'a pas vraiment pris racine en Italie, sauf dans le Sud profond et dans certaines régions montagneuses périphériques du Nord. Les milices urbaines, au sein desquelles les plus démunis servent comme fantassins et les riches comme cavaliers, sont, jusqu'au ^{xiv}e siècle, dirigées par une aristocratie urbaine. Du ^{xi}e au ^{xiii}e siècle, les milices urbaines permettent aux villes d'étendre leur domination sur les campagnes environnantes. Elles préservent également l'Italie de la domination de l'empereur germanique qui revendique son autorité sur la majeure partie de la péninsule. Pour leur part, les campagnes fournissent des levées. On y trouve des châteaux, dont la plupart sont indépendants des cités, même si certains appartiennent à des seigneurs qui ont choisi de vivre dans les villes.

L'importance des mercenaires grandit au fur et à mesure que décline l'efficacité des milices urbaines. On observe également un recours croissant au mercenariat dès lors que les ambitions hégémoniques d'une cité nécessitent une armée permanente ou encore lorsque des tensions politiques créent des divisions au sein d'une milice.

Il en résulte l'apparition des condottieres, de véritables entrepreneurs de guerre, qui fournissent aux États italiens, pour une durée déterminée, soldats, commandement et organisation militaire. Leur nom vient de la *condotta* (le contrat), qui les lie à leurs employeurs. Qu'il soit général ou simple soldat, le condottiere italien du ^{xiv}e siècle est un professionnel accompli, dont le talent militaire n'a jamais été remis en doute, au contraire de sa loyauté. Dans les siècles suivants, l'exécrable réputation du condottiere proviendra, ironiquement, des critiques formulées en Italie. Le plus célèbre de ces critiques est le commentateur politique du ^{xvi}e siècle, Nicolas Machiavel. Le secrétaire de la république de Florence n'est pas le seul à condamner – sans doute injustement – le système des condottieres. Il est vrai que le mercenaire ne cherche pas vraiment à mourir en héros ; c'est

Cette fameuse statue en bronze du condottiere Bartolomeo Colleoni, coulée par Verrocchio vers 1480, est considérée comme un chef-d'œuvre de l'art de la Renaissance. Elle nous offre également une splendide illustration en trois dimensions des armes et armures de la période. (Campo SS. Giovanni e Paolo, Venise)



un professionnel, dont le gagne-pain est tributaire de ses résultats militaires.

Le fait que ce système ait perduré si longtemps indique qu'il ne fonctionnait pas si mal. De plus, il semble que la guerre, telle qu'elle se pratique dans l'Italie du bas Moyen Âge – à une époque de fortes tensions sociales, économiques, politiques et même religieuses –, était généralement moins destructrice que dans d'autres pays d'Europe. L'effondrement même du système des condottieres, contemporain des guerres d'Italie au début du XVI^e siècle, est vraisemblablement moins lié à ses faiblesses qu'à un changement du visage de la guerre. En conséquence, le système de commandement mercenaire devait évoluer pour aboutir à la création de la classe des officiers.

LE MERCENAIRE MÉDIÉVAL

Les mercenaires jouent un rôle de premier plan aux XII^e et XIII^e siècles en Italie, même si les milices locales demeurent alors plus importantes. La tradition du service militaire obligatoire pour tous les citoyens, établie par les rois lombards au VIII^e siècle, s'étend aux campagnes quand les villes y imposent leur autorité. Les milices sont organisées au sein des quartiers de la cité et des villages qui lui sont subordonnés. Le service dû au titre de la milice est généralement défensif et excède rarement une semaine. Surtout,

l'attachement à l'identité régionale, si caractéristique de l'Italie, signifie que le service dans la milice est accepté comme un devoir civique et rarement comme une contrainte.

Compte tenu du rôle de l'Italie, tant économique que militaire, dans les croisades, et du succès des archers musulmans en Sicile, il n'est pas étonnant que les tactiques de ces derniers aient fait école en Italie. Toutefois, cela se traduira plutôt par l'adoption enthousiaste de l'arbalète que par celle de la cavalerie légère orientale et de l'arc composite. La conséquence directe en est l'adoption d'armures plus lourdes pour les cavaliers, de boucliers plus larges pour l'infanterie, un souci plus marqué de coordonner l'infanterie et la cavalerie ainsi que l'apparition de mercenaires bien équipés et correctement entraînés pour assurer le gros des combats. Gênes et Pise, ayant traditionnellement des contacts commerciaux avec le monde musulman, produisent les meilleurs arbalétriers professionnels d'Europe.

De nombreux soldats abandonnent la lance courte, l'épée et le bouclier au profit d'une longue pique et d'un pavais pouvant être fiché dans le sol. Les cavaliers adoptent volontiers l'armure de plaques et le caparaçon, ce qui provoque un surcroît de dépenses et un entraînement plus important. Telles sont les origines de la « lance », terme désignant l'unité de base de la cavalerie qui tend par nature à être professionnelle et se trouve donc essentiellement composée de mercenaires.

Sur cette fresque réalisée par Altichiero vers 1375, représentant une bataille, les fantassins sont aussi nombreux que les chevaliers. Les fantassins portent des brigandines et des salades, avec ou sans visière. (Chapelle de Saint-Jean et Saint-Félix, Il Santo, Padoue)



Le système des condottieres s'appuie sur des Italiens et des étrangers, cavaliers et fantassins. Ces soldats du début du XIV^e siècle sont (1) un chevalier d'Italie centrale portant une armure en cuir bouilli par-dessus son haubert de mailles, (2) un mercenaire allemand avec une forme primitive d'armure de plaques et (3) un chevalier catalan.



Le contexte politique du XIII^e siècle conduit les employeurs à préférer des étrangers ou des soldats issus d'autres régions d'Italie. De nombreux soldats étrangers sont arrivés en Italie au sein des armées d'envahisseurs allemands et angevins ou pour combattre au service du pape. Si les mercenaires sont au départ recrutés individuellement, les unités de mercenaires tendent à devenir permanentes dans plusieurs villes. Et l'on commence à enrôler de petits groupes déjà formés et placés sous l'ordre d'un chef.

Les milices communales continuent à dominer l'Italie du Nord, mais les choses ne tardent pas à changer. Les luttes de factions annoncent le déclin progressif des milices du Nord, plus que la domination par des oligarchies urbaines dirigées par des *signori* (seigneurs). Les mercenaires sont à présent disponibles, bien entraînés et abordables. Le fait de s'appuyer sur des étrangers, théoriquement non perméables aux enjeux de la politique locale, a déjà fait ses preuves sous la forme des *podestas*, des magistrats qui ont été recrutés à l'extérieur de la cité pour ramener l'ordre dans les villes ravagées par les luttes de clans. Au début du XIV^e siècle, la garde des *podestas* constitue le noyau de compagnies de mercenaires. À cette époque, ces compagnies de mercenaires sont nécessaires, non pour veiller sur l'enceinte de la ville, qui demeure sous la responsabilité des milices, mais pour garder les frontières des campagnes environnantes ou attaquer les cités rivales.

Durant cette période, certaines cités confient leurs défenses à un chef mercenaire – appelé capitaine général et recruté par contrat – et à ses troupes. Les citoyens, qui peuvent alors se consacrer exclusivement à leurs affaires ou au commerce, payent des impôts pour entretenir l'armée du condottiere. Et parfois, les plus puissants d'entre eux consacrent leur énergie guerrière à mener des combats politiques quelquefois violents.

LES COMPAGNIES

Au cours du XIV^e siècle, les mercenaires s'affirment comme la force dominante dans les conflits qui opposent les États italiens, même si des troupes de spécialistes forment depuis longtemps des unités distinctes. Parmi eux se distinguent les cavaliers français et les arbalétriers pisans. Le primat du mercenariat offre un double avantage. D'une part, le travail des trésoriers s'en trouve facilité, d'autre part, les unités font montre d'une plus grande efficacité car leurs membres connaissent leur chef et sont rompus à ses tactiques.

Les sources disponibles se concentrent sur certains capitaines célèbres, mais les « compagnies » que commandent les premiers condottieres sont petites. Guglielmo della Torre, par exemple, gravit les échelons du mercenariat et apparaît sur les registres de paye de Sienne en 1285 à la tête de 114 cavaliers. Au début du XIV^e siècle, sa « compagnie » compte environ 800 hommes, cavaliers et fantassins, mais cela est exceptionnel, tout comme les grandes bandes de pillards qui attirent l'attention des chroniqueurs contemporains.

Les périodes courtes et saisonnières des guerres en Italie rendent les perspectives de gains très incertaines pour les mercenaires qui, en période creuse, doivent se faire hors-la-loi pour survivre. La plupart des grosses « compagnies » du

Le splendide palais du duc d'Este à Ferrare est construit en 1383. Il est fait de briques et bâti sur un plan orthogonal, avec des tours rectangulaires et des douves remplies d'eau.



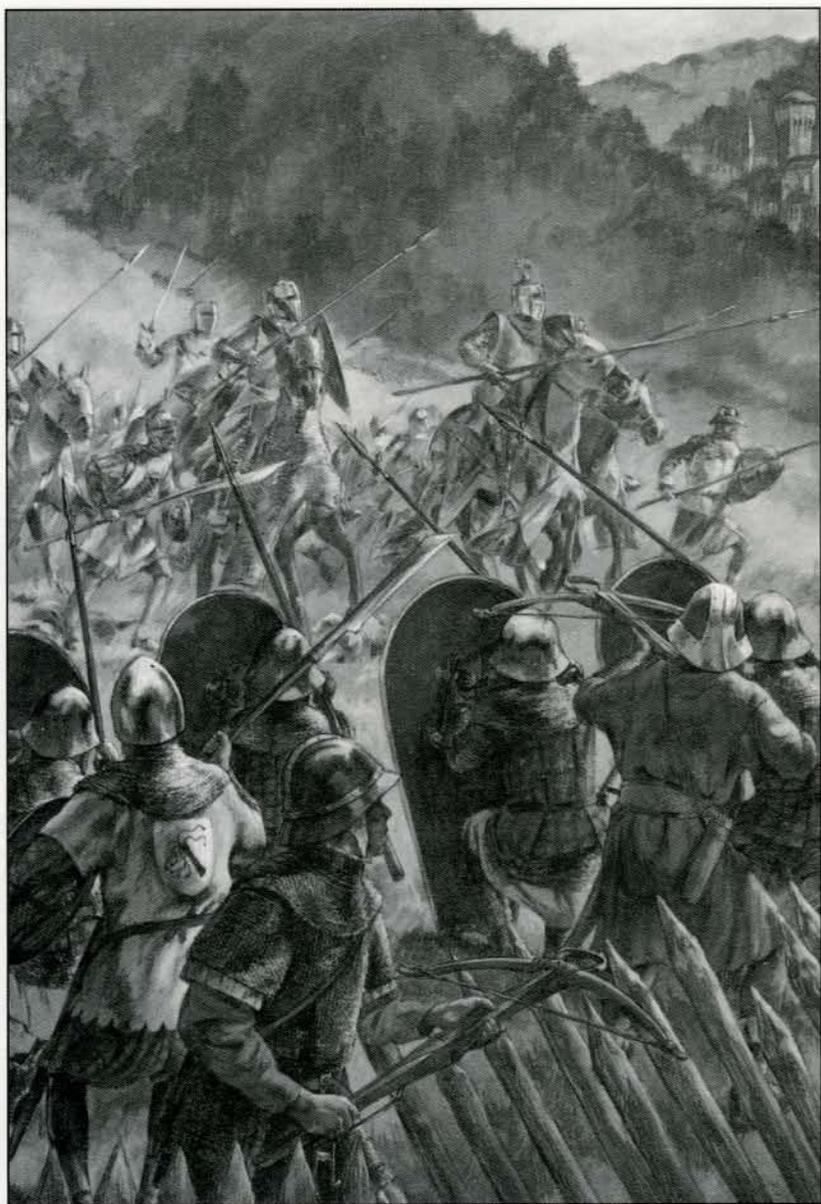
xiv^e siècle sont, en fait, l'amalgame de petites unités réunies pour survivre aux périodes sans emploi. C'est sans doute pour cela qu'elles sont si démocratiques. Un chef est élu, chaque décision est débattue au préalable, et les conseillers représentant les simples soldats apposent leurs signatures sur le contrat, tandis que le butin est divisé en fonction du grade et des années de service.

Parmi les « compagnies franches », la compagnie franche de Sienne opère en Ombrie (1322-1323), la compagnie du Cerruglio dans la région de Lucques (1329-1330) et les *Cavalieri della Colomba* en Lombardie et Toscane (1334). Les chevaliers allemands dominent au sein de ces bandes, mais les Catalans jouent un rôle central, avec des chefs comme Guglielmo della Torre et Diego de Rat. La grande compagnie catalane, qui ravage l'Empire byzantin à cette époque, a pour origine les Catalans qui ont accompagné le roi Frédéric d'Aragon en Italie. Le chef est un Italien ou un Allemand, Roger de Flore, surnommé « le père de tous les condottieres » par le chroniqueur florentin Villani. Plusieurs condottieres importants ont également des ambitions territoriales. Castruccio Castracane, par exemple, sert de nombreux princes avant de prendre le contrôle de

Lucques, sa ville natale (1314-1328). En revanche, Guidoriccio da Fogliano demeure un soldat professionnel qui sert fidèlement Sienne (1327-1334) avant de combattre pour Mastino della Scala de Vérone.

Le nombre de mercenaires étrangers servant en Italie au xiv^e siècle est considérable – au moins 10 000 cavaliers allemands rien qu'entre 1320 et 1360. Il y a également des Suisses, des Provençaux, des Flamands, des Castillans, des Français et des Anglais. Quant aux Hongrois, ils apparaissent après 1347. Les grandes « compagnies » qu'ils forment sont à présent considérables. La première de ces terribles « compagnies franches » est la compagnie de Saint-Georges, formée par Lodrisio Visconti avec des vétérans démobilisés et regroupés dans le vain espoir de capturer sa ville natale de Milan en 1339-1340.

Werner von Urslingen, grand condottiere allemand, survivant de la compagnie de Saint-Georges, crée une compagnie plus efficace deux ans plus tard, qui prend le nom de Grande Compagnie. En 1342, une nouvelle



Lorsque l'armée de Florence bat sa rivale d'Arezzo à la bataille de Campaldino en 1289, les deux camps disposent essentiellement de milices, soutenues par des mercenaires ou des condottieres. Le général florentin plaça le gros de son infanterie sur les ailes, comme le voulait la tradition. La cavalerie d'Arezzo chargea sur un des flancs, visant la cavalerie ennemie au centre de la ligne florentine. Les cavaliers légers accompagnant la cavalerie d'Arezzo semèrent la désolation parmi les cavaliers florentins, mais les réserves florentines parvinrent à les contenir et à contre-attaquer victorieusement.

À la fin de la première phase de la guerre de Cent Ans entre la France et l'Angleterre, de nombreux soldats désœuvrés viennent chercher fortune en Italie. Les archers anglais (3) sont très demandés, bien que les hommes d'armes des régions pauvres, comme les Alpes italiennes (2), demeurent plus nombreux. (1) Officier supérieur italien avec son bâton de commandement.



Les armées de condottieres du xv^e siècle comptent des cavaliers lourds et d'autres légers, ainsi que plusieurs types de fantassins. Les soldats représentés ici datent d'environ 1460. Le cavalier léger (1) porte un casque offrant une bonne protection et ne gênant pas la respiration. Son armure ne dispose pas des protections d'épaules du cavalier lourd (2). L'armure dorée de ce dernier suggère un cavalier d'élite : la crête de son heaume n'était utilisée que lors des parades. Sa monture est entièrement bardée de plaques. Le fantassin, dont seule une partie est visible, porte le bouclier ovale de l'infanterie légère et une cuirasse avec dossière.



Grande Compagnie apparaît, comprenant 3 000 cavaliers et un nombre équivalent de servants. Environ dix ans plus tard, elle a considérablement grandi et compte près de 10 000 combattants, dont 7 000 cavaliers et 2 000 arbalétriers, ainsi qu'une suite importante de 20 000 personnes. Son organisation est tout aussi impressionnante, avec un service d'intendance et un système judiciaire élaboré, doté de gibets mobiles.

La Grande Compagnie se rend de ville en ville pour extorquer des tributs ou exiger des indemnités de licenciement avant de quitter leur service. Le comportement de ces compagnies de condottieres est effrayant. Leur attitude est typique du *xiv^e* siècle, période de troubles politiques, de perturbations sociales, sans oublier la peste bubonique – la « Peste Noire » – qui raya un tiers de la population italienne de la carte.

Mais la Grande Compagnie rencontre également des échecs. En 1342, une ligne d'épieux gardée par les miliciens déterminés de Bologne empêche les troupes de Werner von Ürslingen de descendre dans la vallée de Lamone (Tessin) durant deux mois avant qu'un accord ne soit conclu. En 1358, la grande compagnie de Conrad de Landau est mise en déroute dans une vallée étroite par des arbalétriers des milices et des levées paysannes de Florence, renforcées par un petit contingent de mercenaires. Tentant de se venger l'année suivante, la Grande Compagnie est vaincue sur un terrain

de son choix. Les vainqueurs sont cette fois des mercenaires italiens, allemands et hongrois placés sous les ordres de Pandolfo Malatesta, premier de sa famille à acquérir une réputation comme mercenaire. Il est à également à l'origine d'une nouvelle « classe », celle des « princes mercenaires » italiens, offrant son expertise et son expérience militaire en échange des richesses que ne peut lui offrir son propre patrimoine dans la région pauvre de Romagne.

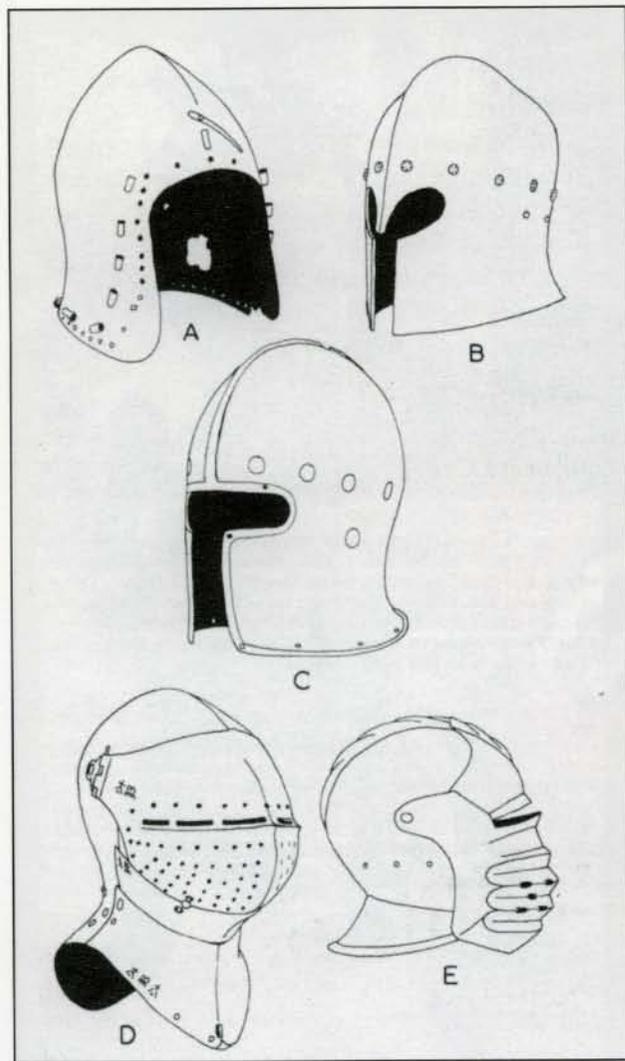
LES AVENTURIERS ANGLAIS

Lorsque la France et l'Angleterre signent en 1360 une trêve mettant un terme à la première phase de la guerre de Cent Ans, de nombreux soldats anglais se trouvent sans emploi. Après avoir ravagé la vallée du Rhône, 6 000 d'entre eux rejoignent Albert Sterz, chevalier allemand, et passent au service du duc de Savoie sous le nom de « compagnie blanche ». Bien que les Italiens les appellent *Inglese* (anglais), ils comptent dans leurs rangs des Allemands, des Français, des Écossais et des Gallois. Le terme de « compagnie blanche » fait peut-être référence à leurs armures de plaques, non recouvertes de surcots, comme c'était alors le cas en Italie.

Les succès prodigieux remportés par la Compagnie blanche sont dus à son excellente discipline, aux tactiques héritées des combats de la guerre de Cent Ans et à sa particulière férocité.

Les chevaliers de la Compagnie blanche sont répartis en « lances » de deux soldats, un *caporale* et son écuyer, même si le premier n'a pas forcément été adoué, assistés d'un page (*vagazzo*). Bien que ses cavaliers combattent également à cheval, la Compagnie blanche écrase ses adversaires en mettant en œuvre une tactique qui voit les deux cheva-

Casques italiens de l'époque des condottieres. A Barbutte (casque métallique léger) avec fixation de visière, vers 1450. B. Barbutte-salade, 1430-1435. C Salade vénitienne, vers 1455. D Grand bassinnet, vers 1450. E Salade à visière, vers 1500.





Fresque célébrant la victoire de Sienne sur sa grande rivale, Florence, lors de la bataille de Poggio Imperiale. Elle fut peinte par Giovanni di Cristofano Ghini et Francesco d'Andrea en 1480, longtemps après les faits. (Palazzo Pubblico, Sienne)

liers manipuler une longue lance à la manière d'une pique. Ils peuvent également agir de manière offensive à pied, en avançant en rangs serrés, tandis que les pages tiennent leurs chevaux en cas de poursuite ou de retraite soudaines. Cinq « lances » forment un poste, cinq postes formant une *bandiera* (bannière).

L'arc long s'avère une innovation dévastatrice en Italie. S'il n'a pas la portée de l'arc composite ou de l'arbalète, il combine la cadence de tir du premier à la pénétration de la seconde. Les arcs longs, déjà connus en Italie, étaient davantage utilisés à la chasse qu'à la guerre. Quoi qu'il en soit, l'amélioration rapide des arbalètes, qui nécessite moins d'entraînement et de force que l'arc, une utilisation croissante des armes à feu et l'influence des nouveaux modèles d'arcs composites turcs contribuent à faire des arcs longs de la Compagnie blanche un phénomène de courte durée.

LES ARMÉES DES ÉTATS

De grands changements se produisent dans l'organisation militaire italienne au début du xv^e siècle. Les guerres prolongées ont déjà vu l'augmentation des effectifs des armées de Naples et du pape ; trente années de conflit se traduisent par un changement similaire au sein des armées de Milan, de Florence et de Venise. Les beaux jours des compagnies franches sont révolus et ceux des grands capitaines s'éloignent. Les condottieres commandent toujours, mais ils s'appuient sur des armées nationales, administrées par des États.

À l'inverse de l'Allemagne, où les civils sont de plus en plus responsables du recrutement des troupes, les condottieres italiens demeurent des combattants et recrutent eux-mêmes leurs troupes. Les mercenaires exigent par ailleurs davantage de sécurité de l'emploi, comme on s'en rend compte à la lecture des *condotta* qui nous sont parvenus. Ces contrats spécifient les effectifs, le type de troupes, d'unités et d'équipement. La durée du contrat est fixée en deux parties, une période donnée de service, puis une extension optionnelle qui peut mener à un service quasi permanent. Est ensuite précisé l'échéancier de paiement, comprenant généralement



Bassinot milanais avec visière à tête de chien et son ventail de mailles d'origine. (Royal Armouries, Leeds)

une avance. Au xv^e siècle, les soldats sont souvent payés durant les périodes de paix.

Pour superviser les soldats et s'assurer du respect de leur contrat, l'employeur nomme un administrateur civil qui accompagne l'armée. Des tensions se font toutefois jour : les employeurs souhaitent des victoires rapides et peu coûteuses, alors que les soldats préfèrent un emploi durable et sûr. Les cités choisissent plutôt des chefs prudents et sûrs, dont la fidélité et les capacités d'organisation comptent davantage que la bravoure ou les succès éclatants.

Les armées italiennes deviennent permanentes. Les unités de garnison, appelées *provisionati*, terme provenant de leur salaire régulier (*provisione*), sont les premières de ces troupes permanentes. Parallèlement, les cavaliers mercenaires employés eux aussi de manière permanente commencent à être désignés sous le vocable de *lanze spezzate* (lances brisées), soit parce qu'ils ont déserté une compagnie de condottieres, soit qu'ils proviennent d'une compagnie dont le chef est mort. À la fin du xv^e siècle, Milan et Venise emploient des miliciens bien entraînés et correctement payés, également appelés *provisionati*, dont un bon nombre sont des haquebutiers.

Les armées permanentes et les grandes armées nécessitent des structures administratives idoines. Des trésoriers, fournisseurs, intendants et officiers de transport professionnels sont

bientôt très demandés pour assister les entrepreneurs civils, tandis qu'un administrateur en chef supervise cette nouvelle structure. La plupart des États préfèrent à présent des généraux locaux ou du moins résidents. Les étrangers sont encouragés à s'installer et se voient allouer des palais, voire obtiennent la citoyenneté si leurs performances le justifient.

Les généraux vénitiens tendent à provenir de la noblesse de la *Terraferma* (l'arrière-pays) plutôt que de la ville de Venise elle-même. Dans les États pontificaux, le commandement échoit généralement à des nobles romains, comme ceux de l'ancienne famille des Orsini, ou à des membres de la famille du pape. En revanche, à Naples, les barons locaux ont interdiction de servir d'autres États. Quant à Florence, elle demeure à l'écart de cette tendance et en paye le prix avec des armées de moins bonne qualité.

LE DÉCLIN DES CONDOTTIERES

Les Italiens continuent, dans leurs conflits, à s'appuyer sur des cavaliers lourdement protégés. La plupart de ces cavaliers sont toujours des condottieres, recrutés à l'ancienne mode. Ils prédominent jusqu'au milieu du xv^e siècle, avant de ne représenter qu'une minorité dans la plupart des armées italiennes.

Naturellement, la proportion des types de troupes dépend largement de la nature de la campagne militaire. Même une compagnie de condottieres, malgré son noyau de cavaliers lourds, comprend un nombre croissant de fantassins et de cavaliers légers. La taille des « lances » (l'unité de base) est en expansion. Des « lances » de quatre hommes apparaissent à Milan dans les années 1470 et des *corazzas* de cinq hommes dans les États pontificaux une décennie plus tard.

L'usage d'une armure de plus en plus lourde, pour les cavaliers et les chevaux, fatigue les montures plus rapidement, nécessitant davantage de chevaux et de serviteurs. Des unités plus larges sont également standardisées et l'escadron de 25 « lances » devient une réalité. Une unité de condottieres représente alors 50 ou 100 « lances ».

La cavalerie légère, qu'il ne faut pas confondre avec les pages ou les écuyers, est rendue nécessaire par la sophistication de la guerre au

Le condottiere Guidoriccio da Fogliano servit la République de Sienne, en Toscane, avec succès de 1327 à 1334. Il était tenu en si haute estime qu'un portrait presque grandeur nature le représentant fut peint par Simone Martini sur les murs du Palazzo Pubblico de Sienne. Il y est montré, comme ici, portant une armure essentiellement de mailles, avec des plaques sur les jambes et sans doute une cuirasse sous son surcot. Le caparaçon de son cheval cache également une armure, protégeant la tête du cheval.



xv^e siècle. Les missions de reconnaissance, de fourrage et de poursuite sont parfois conduites par des arbalétriers et des haquebutiers montés. Il reste que les cavaliers légers sont de nouveaux venus sur la scène italienne. Les *stradiotti* (stradiots), en majorité originaires de Grèce ou des Balkans, sont au départ recrutés par Venise pour leurs garnisons outre-mer. Ils apparaissent pour la première fois en Italie en 1470 et sont armés de lances légères, de javalots et parfois d'arcs ou d'arbalètes.

Depuis longtemps, l'infanterie italienne est essentiellement utilisée lors des sièges, mais avec l'apparition des fortifications de campagne les fantassins commencent à jouer un rôle prépondérant. Les fortifications de campagne sont le seul développement notable dans le domaine militaire en Italie au xv^e siècle. Pour livrer bataille dans les grandes plaines de Lombardie, quadrillées de rivières et de canaux, un nouveau type de soldats apparaît : l'épéiste léger italien, rompu à l'offensive.

CONCLUSION

À la fin du xv^e siècle, la sauvagerie croissante des guerres en Italie conduit à débattre de ce qui différencie une « bonne » d'une « mauvaise » guerre. Les dévastations, consistant à anéantir l'économie de l'adversaire en saccageant ses récoltes et son commerce, ont été longtemps admises comme normales. Mais les paysans en souffrent bien davantage que les soldats. Les authentiques *quastatori* (dévastateurs) sont généralement des paysans conscrits, ce qui permet aux combattants de rester un peu à l'écart.

La description par Machiavel de batailles opposant des condottiers sans effusion de sang a depuis longtemps été reléguée dans les poubelles de l'histoire. L'utilisation croissante de la poudre à canon provoque une augmentation croissante des pertes, car les blessures par balles sont plus dangereuses : les chairs sont profondément atteintes et les infections plus rapides et le plus souvent mortelles. Les exactions des troupes étrangères, comme les stradiots, parfois payées selon le nombre de têtes d'ennemis capturées, ou celles des Français et des Espagnols, achevant des blessés à coups de dagues, contribuèrent à rendre les guerres d'Italie plus meurtrières.

Les armées italiennes de la période disposent étonnamment d'excellents services médicaux. Les chirurgiens napolitains ont rang de nobles et soignent aussi bien les officiers que les simples soldats. Selon certaines sources, leurs opérations sur le champ de bataille étaient aussi étonnantes qu'incertaines.

Le traitement des prisonniers dans ces conflits tendait à être plus humain qu'ailleurs en Europe, où seuls les riches étaient capturés contre rançon. En Italie, au contraire, un soldat capturé était généralement dépouillé de son armement, puis libéré. Les États ne disposaient pas d'infrastructures pour garder un grand nombre de prisonniers, l'esclavage étant réservé aux musulmans faits prisonniers. La mutilation des troupes ennemies, afin d'éviter qu'elles ne reprennent les armes, était considérée comme le symbole même de la « mauvaise guerre ».

Effigie du célèbre condottiere italien Roberto Sanseverino, portant l'armure de plaques complète en usage à la fin du xv^e siècle. (Cathédrale de Trente)





À côté de cela, de nombreux généraux italiens étaient prêts à empoisonner les chefs ennemis, à encourager la trahison, la duperie et la désertion, à employer d'impitoyables politiques de terre brûlée ou à terroriser l'ennemi.

La majorité de l'Italie tombe sous la domination étrangère au début du ^{xvi}^e siècle, une situation que l'on a généralement attribuée à la faiblesse des armées italiennes. Par extension, les condottieres en ont été naturellement blâmés. Mais les généraux italiens n'étaient pas ignorants des méthodes de combat en vigueur de l'autre côté des Alpes. Si l'on met de côté la participation des Vénitiens et des Génois au Proche et au Moyen-Orient, les soldats italiens se battent dans de nombreux endroits du globe. Le condottiere florentin Pippo Spano passe la majorité de sa carrière en Hongrie. Les arbalétriers génois servent en France, de même qu'un corps expéditionnaire milanais en 1465. Les Italiens du Sud combattent comme exilés en France, en Bourgogne et en Espagne. D'autres partent en Allemagne. Durant le ^{xv}^e siècle, les armées italiennes écrasent la plupart des incursions de leurs voisins hostiles, qu'ils soient Français, Suisses, Allemands, Autrichiens, ou Turcs. À Calliano, en 1487, les Vénitiens tiennent tête aux lansquenets allemands et à l'infanterie suisse, regardée alors comme la meilleure d'Europe.

Pourtant, il ne fait guère de doute que l'invasion française de 1494 annonce le déclin militaire italien. Cet échec est plus politique que militaire, provoqué par la désunion des États italiens et par un manque induit de commandement déterminé. Avec l'implication des deux grandes puissances européennes du ^{xvi}^e siècle (la France et l'Espagne), l'Italie devient le champ de bataille des deux camps. Il convient pourtant de noter qu'à l'époque les armées françaises s'appuient sur de larges forces de cavalerie et sur une infanterie en masse armée de piques. En revanche, les Espagnols adoptent des armées plus réduites, mettant l'accent sur la manœuvrabilité, les mouvements stratégiques audacieux et la guerre de position qui ont été développés par les condottieres italiens. De fait, ce sont les Espagnols qui sortiront vainqueurs de cette confrontation aux dépens des Français.

Le condottiere Niccolo da Tolentino défait les Siennois en 1432 à la bataille de San Romano. Ce tableau d'Uccello, datant des années 1450, illustre l'équipement de cette époque plutôt que celui utilisé lors de la bataille elle-même. (National Gallery, Londres)

